

## JERZY KURYLOWICZ

### Les racines *seṭ* et la loi rythmique $\check{i}/\bar{i}$

Un des traits les plus saillants qui distinguent le védique de la langue de l'Avesta c'est l'apparition, en indien, de la voyelle de liaison *-i-* à la fin de racines suivies de suffixes ou de désinences consonantiques. C'est surtout dans le domaine de la conjugaison et des dérivés nominaux primaires (déverbaux) que cette voyelle occupe une large place. L'origine de l'*i* (dans sa forme brève) et la cause de la divergence entre l'indien et l'iranien, en ce qui concerne son emploi morphologique, sont en général connues (cf. cependant la fin du présent article). La chute de *ə* indo-européen (au moins en syllabe médiane) en iranien, son maintien sous la forme *i* en indien forment un point de départ solide de toute interprétation des faits historiques. Mais l'extension de la voyelle *i* en indien a dépassé de beaucoup les limites circonscrites par la phonétique. Le présent article a pour but d'expliquer la généralisation de *i* (et  $\bar{i}$ ) dans une série de catégories grammaticales de l'indien.

Prenons le parfait. Il est intéressant que son paradigme est insensible à la différence étymologique entre *seṭ* et *aniṭ*.

|                 |                          |                 |                     |
|-----------------|--------------------------|-----------------|---------------------|
| <i>vavára</i>   | tout comme <i>cakára</i> | <i>jajána</i>   | comme <i>tatána</i> |
| <i>vavártha</i> | <i>cakártha</i>          | <i>jajántha</i> | <i>tatántha</i>     |
| <i>vavára</i>   | <i>cakára</i>            | <i>jajána</i>   | <i>tatána</i>       |
| <i>vavṛmá</i>   | <i>cakṛmá</i>            | <i>jajñimá</i>  | <i>tatnimá</i>      |
| <i>vavrá</i>    | <i>cakrá</i>             | <i>jajñá</i>    | <i>tatná</i>        |
| <i>vavrúḥ</i>   | <i>cakrúḥ</i>            | <i>jajñúḥ</i>   | <i>tatnúḥ</i>       |

La différence entre les racines *seṭ* et les racines *aniṭ* disparaît dans le paradigme du parfait. Le point de départ de cette coïncidence est fourni surtout par les formes faibles à désinence

vocalique. Les formes *jajñá, jajñúh, jajñát(h)uh, jajñé, jajñiré* sont aussi bien phonétiques que *tatná, tatnúh, tatnát(h)uh, tatné, tatniré*, et la même remarque vaut à propos de *vavrá, vavrúh, vavrát(h)uh, vavré, vavriré* par rapport à *cakrá, cakrúh, cakrát(h)uh, cakré, cakriré*.

L'allongement dans *vavára, jajána* suit le modèle de celui de *cakára, tatána*. D'autre part l'*i* de *tatnimá* est peut-être dû à *jajñimá*, s'il ne s'agit pas plutôt d'une généralisation du rapport *-ire: -re* de la 3. p. plur. du moyen. L'*i* de *-ire* provient d'une voyelle réduite antéconsonantique conservée après un groupe de consonnes. D'abord purement phonétique, le rapport *-re* après syllabe légère: *-ire* après syllabe lourde, devenant phonologique, s'impose aux autres formes à désinence consonantique, *-tha: -itha, -ma: -ima, -se: -ise* etc. C'est en tout cas par ce rapport entre *i* après syllabe lourde: *zé* après syllabe légère qu'on s'explique le manque de *i* à la 2. p. sing. de *vavártha, jajántha*. La forme *véttha* n'étant plus sentie comme forme de parfait échappe à l'introduction analogique de l'*i* qu'on a p. ex. dans *ba-báandh-i-tha*.

La chose principale c'est l'attribution à l'*i* d'un rôle nouveau, celui d'une voyelle de liaison ce qui n'est possible que dans le cas d'une suppression de toute différence entre *seṭ* et *aniṭ*.

Pourquoi cette différence a-t-elle cessé d'exister au parfait? Au point de vue fonctionnel (sémantique) le parfait est fondé sur l'aoriste (ou est déterminé par l'aoriste). Il l'est aussi au point de vue formel puisqu'en partant d'un aoriste donné on obtient le parfait correspondant en dégageant la racine, la pourvoyant d'un redoublement et d'un vocalisme déterminé etc. Au contraire la forme du parfait ne nous laisse pas prévoir l'aoriste correspondant lequel peut être radical, thématique ou athématique, muni de *-s-* ou *-is-* etc. En face d'aoristes variés comme *abhet* (radical), *avidat, acait* (sigmatique), *asedhīt* (aor. en *-is-*) les parfaits offrent un tableau monotone: *bibheda, viveda, ciketa, siṣedha*.

Ce rapport de fondement et de détermination entraîne des phénomènes de réarrangement formel chez les formes fondées (ou déterminées), que l'auteur a tâché de dégager dans l'article *La nature des procès dits «analogiques»* (à paraître dans *Acta Linguistica V*). Dans notre cas c'est le parfait qui a subi un réarrangement («polarisation») aboutissant à une suppression com-

plète de  
théorie  
est une fo  
forme fo  
paradigm

On  
forme est  
Le suffix  
nante, -sy  
entre seṭ  
janiṣya-  
entre le f

par le pré  
Ici  
janiṣya-)  
leur identi

présent m  
des effets  
dominance

possible: l  
plète des  
rati (p. ex  
Cette coin  
différence

occlusive  
yákṣya- de  
sonante, s  
īhanīṣya- <  
< sy: ma  
ā, janiṣya  
apparaît en  
l'impossibil

Confo  
genre c'est  
porte sur l  
plus voyell  
généralisati  
sonante, so

plète de la différence entre *seṭ* et *aniṭ*. Conformément à notre théorie ce mouvement est déclenché 1) par le fait que le parfait est une forme fondée; 2) par la circonstance qu'à l'intérieur de cette forme fondée il y a eu coïncidence phonétique partielle des paradigmes *seṭ* et *aniṭ*.

On constate un phénomène analogue pour le futur, dont la forme est aussi indépendante du caractère de la racine verbale. Le suffixe du futur est en effet *-iṣya-* pour les racines en sonante, *-sya-* pour les racines en consonne sans que la différence entre *seṭ* et *aniṭ* y soit pour quelque chose: *maniṣya-* comme *janiṣya-*. Tout comme le rapport entre le parfait et l'aoriste celui entre le futur et le présent est unilatéral: le futur se détermine par le présent et non inversement.

Ici pourtant les deux paradigmes primitifs (*\*mansya-* et *janiṣya-*) n'ont eu aucun point de contact qui ait pu entraîner leur identification sous la dominance du présent. C'est dans le présent même qu'ont eu lieu certaines transformations produisant des effets dans le paradigme du futur lequel se trouvait sous la dominance du présent. Il n'y a en effet qu'une seule hypothèse possible: le chute de *ṛ* antévocalique a amené l'identification complète des paradigmes *seṭ* et *aniṭ* dans les présents du type *bhārati* (p. ex. *jānati* à racine *seṭ* en face de *sārati* à racine *aniṭ*). Cette coïncidence doit être responsable de la disparition de toute différence entre *seṭ* et *aniṭ* au futur. Tandis que les racines en occlusive forment leur futur en *-sya-* (p. e. *dhakṣya-* de *dah*, *yakṣya-* de *yaj*), le suffixe *-iṣya-* est ajouté à toute racine en sonante, *seṭ* ou *aniṭ*: *staviṣya-* < *stu* comme *aviṣya-* < *avi*, *ū*, *bhaviṣya-* < *bhavi*, *bhū*; *kariṣya-* < *kṛ*, *bhariṣya-* < *bhṛ*, *sariṣya-* < *sr*; *maniṣya-* < *man*, *haniṣya-* < *han* comme *saniṣya-* < *sani*, *sā*, *janiṣya-* < *jani*, *jā*. Dans *asiṣya-* < *as* 'jeter' la voyelle de liaison apparaît en dehors de son domaine propre, mais s'explique par l'impossibilité phonétique de *-ssy-*.

Conformément à l'article cité plus haut, dans les cas de ce genre c'est toujours le morphème composé (complexe) qui l'emporte sur le morphème simple. C.-à-d. *-iṣya-* consistant de *-sya-* plus voyelle de liaison l'emporte ici sur *-sya-* pur et simple. La généralisation de *-iṣya-* à l'intérieur du domaine des racines en sonante, son absence chez les racines en consonne lesquelles

conservent en général l'ancienne forme *-sya-* du suffixe, confirme notre explication. L'*ə* des racines *seṭ* était en effet précédé toujours d'une sonante (*i, u, r, l, n, m*), jamais d'une occlusive ou *s*. Parmi les racines en consonne il n'y en avait donc pas lesquelles présentant un futur phonétique en *-isya-* auraient pu servir de modèle aux autres racines en occlusive ou *s*<sup>1)</sup>.

Les deux paradigmes de futur qui ont dû exister avant la chute de *ə* antévocalique, ont ainsi changé de fonction. La voyelle de liaison *i* n'est plus caractéristique des racines *seṭ*, elle est impliquée par une sonante finale de la racine. De sorte que le paradigme en *-isya-* est généralisé non seulement en face de présents thématiques du type *bhárati*, mais en face de n'importe quel autre présent, qu'il contienne une racine *seṭ* ou une racine *aniṭ*, pourvu que le suffixe du futur suive une sonante (*v, r, n, m*).

Le désidératif est un pendant exact du futur à cela près qu'au lieu de la généralisation du degré plein *-avi-, -ari-, -ani-, -ami-* on y rencontre le degré zéro correspondant: *ī, ū, īr(ūr), ān* pour toutes les racines en sonante qu'elles soient *seṭ* ou *aniṭ* au point de vue étymologique. Le RV présente *cikīṣa- < ci >* «apercevoir», *jigīṣa- < ji >* tout comme *pipīṣa-* (à côté de *pipāsa-*) *< pā >*, degré réduit *pī* «boire», *piprīṣa- < prī >*, *ninīṣa- < nī >*; *yuyūṣa- < yu >*, *śuśrūṣa- < śru >* comme *bubhūṣa- < bhū >*; *jighāṅsa- < han >* comme *tutūrṣa- < t(v)ari >*. Sans doute faut-il admettre que l'*ə* (de *rə, nə* etc.) y a été généralisé avant la contraction de *rə* en *īr/ūr*, de *nə* en *ā(n)* etc., simultanément avec la généralisation de *ə (> i)* au futur.

Les désidératifs de l'Avesta manquent de valeur probante: l'absence d'allongement dans *ji-ji-šāiti, či-xšnu-šō, su-sru-šəmnō* ne prouve rien, à cause de l'incertitude de l'orthographe de *ī, ū*; gāthique *dī-darəšatū* rappelle v. ind. *dī-dhīr-ṣa-*, mais on a aussi *arə* pour *ərə* dans *mi-marəxšāite* et *ā.vivarəšō* de l'Avesta récent. Enfin gāth. *vī-vānghatū* peut continuer *\*vi-vansa-* aussi bien que *\*vi-vānsa-*.

Le cas de l'intensif est plus compliqué. Non seulement y a-t-il possibilité de *-i-* devant les désinences des formes fortes (type

<sup>1)</sup> Font seule exception quelques racines en *-th* dont l'aspirée a formé l'objet des recherches que l'on sait.

*no-nav-ī-ti*), mais en outre *i* apparaît, sous la forme brève et longue, dans la syllabe du redoublement (types *kanikranti*, *navī-not*). En ce qui concerne ce dernier on sait que la répétition d'une sonante finale de la racine est de rigueur dans le redoublement intensif. Or il paraît naturel d'admettre que l'*i* bref apparaissant parfois à la fin du redoublement tire son origine de racines *set*. A première vue ceci pourrait paraître incompatible avec la règle qui exige la répétition de la *sonante* tout en excluant celle de l'élément suivant. D'après cette règle une racine *set* comme *sani* (\**senā*) serait redoublée par *san* (\**sen*) tout comme *vart* (\**vert*) est redoublé par *var* (\**ver*). Notons cependant qu'après la disparition de *ʒ* (ou plutôt de ses plusieurs espèces) la voyelle *i* (< *a*) a acquis, chez les racines *set*, la fonction d'une voyelle de liaison, *i* devant consonne alternant avec zéro devant voyelle. A *sav-i-tʃ-* en face de *so-tʃ-* (< \**sau-tʃ-*) correspondaient les redoublements *sav-i-* : *so-* (< \**sau-*) devant consonne (c.-à-d. devant racine suivante).

Or cette provenance de l'*i* final du redoublement est totalement effacée dans l'itératif tel qu'il est attesté à date historique. Les matériaux du RV nous font entrevoir un état très archaïque où l'*i* apparaissait après la sonante du redoublement (après *v*, *r*, *n*, *m*) uniquement devant un groupe de consonnes, faisant totalement défaut devant consonne simple. Cf. d'une part *kari-krat*, *kani-kranti*, *kani-kradat*, *gani-gmat*, *tari-trat*, *davi-dyot-*, *davi-dyutat(i)*, *davi-dhvat(ah)*, *pani-pnatam*, *bhari-bhrat(i)*, *cani-ścadat*, *sani-śnata*, *cani-śkadat*, *kani-śkan*, *sani-śyadat*, *sani-śvaṇat*, *ghani-ghnat-*, de l'autre part *car-karmi*, *car-kirāma*, *car-kiran*, *car-kṛtāt* (*kir* 'célébrer'), *car-kṛṣat*, *jan-gahe*, *jo-guve* et *jo-guvāna-*, *jar-gurāna-*, *jal-gulaḥ* (*gir* 'avalier'), *car-cūryamāna-*, *tan-tasaithe*, *tar-tarīti*, *tar-tarīthah*, *tar-tūryante*, *tar-turāna-*, *dan-dasāna-*, *dar-darṣi*, *dar-dar*, *dar-darīmi*, *dar-darīti*, *dar-dṛhi*, *dar-dartu*, *dar-dirat*, *do-dhavīti*, *do-dhvat* (à côté de *davi-dhvat*), *dar-dharṣi*, (*a*)*dar-dhar*, *nam-namīti*, *nam-nate*, (*a*)*nam-nata*, *nam-namāna-*, *nan-namat*, (*a*)*no-navuḥ*, *no-nuvat*, *par-pharat*, *bar-byhat*, *bar-byhi*, *jar-bhṛtaḥ*, *bo-bhavīti*, *mar-mrj-*, *mar-martu*, *mar-mṛśat*, *yam-yamīti*, *yo-yuve*, *yo-yuvāna-*, (*a*)*yo-yavīt*, *yo-yuvat*, *ro-ravīti*, (*a*)*ro-ravīt*, *ro-ruvat*, *ro-rucāna-*, *var-varti*, *var-vṛtat(i)*, *var-vṛtāna-*, *śo-śucat*, *śo-śucāna-*,

*so-ṣavīti, sar-sṛte, jan-ghan-, jar-hṛṣanta et jar-hṛṣāna-, jo-hav-*  
*et jo-huv-.*

Les exceptions sont peu nombreuses: *po-pruṭhat, sar-srāte*  
*et sar-srāna-, can-kramata, co-ṣkūyamāna- et co-ṣkūyase.* En re-  
 vanche l'alternance *i* devant groupe: zéro devant consonne simple  
 commence, dès avant l'époque littéraire, à être remplacée par  
 l'alternance plus récente, empruntée à l'aoriste redoublé (où *i*  
 continue un *i* indoeuropéen), *i* devant groupe: *ī* devant consonne  
 simple. Par rapport aux exemples avec zéro les formes avec *ī*  
 devant consonne simple représentent une minorité dans le texte  
 du RV. Les voici: *ganī-ganti* (en face du part. *gani-gmat*), *navī-*  
*not* (à côté de *no-navīti, no-nuvat*), *pañī-phaṇat, tavi-tuvat* (mais  
 cf. *do-dhuvat*), *yavī-yudh-* 'belliqueux' et *vanī-van-* 'désireux'  
 (mais *jo-gū-* 'chantant, célébrant'), (*a*)*varī-var* (< *vṛ* 'couvrir'),  
*varī-vṛjat, varī-varti* (à côté de *var-varti*).

La réponse à la question comment la répartition *i/zéro*, an-  
 térieure à l'alternance *i/ī*, s'est établie dans la syllabe du redou-  
 blement intensif, ne nous paraît pas présenter des difficultés.  
 Tandis qu'après un redoublement comme *sani-* la voyelle affaiblie  
 de la racine disparaît devant désinence vocalique (*sani-ṣṇ-ata*),  
 elle se conserve sous la forme d'une voyelle antésyllabique (ori-  
 ginairement réduite) après une syllabe comme *dar-* (*dar-dīr-uh*).  
 De sorte que les redoublements en *i* ont engendré des groupes  
 consonantiques, les redoublements sans *i* ont au contraire empêché  
 leur formation. Du point de vue de la syllabe radicale cette dé-  
 pendance entre la forme de la racine et celle du redoublement  
 équivaut à l'insertion de *i* devant les racines à groupe consonan-  
 tique initial.

Ce rôle nouveau de *i* nous explique pourquoi sa présence  
 n'est plus liée du tout au caractère *seṭ* de la racine. Ayant changé  
 de fonction il n'apparaît pas dans le redoublement si la racine  
*seṭ* suivante commence par une consonne simple.

La voyelle *-ī-* liant le thème intensif aux désinences des  
 formes fortes est, par son origine, identique à l'*ī* des formes  
 fortes de *bravīmi* (*bravīṣi, bravīti; abravīḥ, abravīt, bravītu*). Plus  
 bas il sera question de sa quantité laquelle ne peut pas être un  
 héritage ancien (cf. avestique *mraoiti, mraoṭ*). Ce qui nous inté-  
 resse ici c'est dans quelle mesure *ī*, qui paraît facultatif en

grammaire classique (cf. Whitney-Zimmer, p. 348, § 1006), a débordé son domaine dans le texte du RV. Il est légitime dans les racines *set* de *tartarīti* (cf. aussi la 2. p. duel anormale *tartarī-thaḥ*), *dodhavīti* (*dhū*), *bobhavīti*, *soṣavīti* (*sū*), *johavīmi*, *johavīti*, *ajohavīt* (*hū*), peut-être *roravīti*, *aroravīt* (*ru* 'mugir').

Chez les racines *aniṭ* en sonante beaucoup de formes manquent de *ī* prédésinenciel: *alarṣi*, *alartī* (*r*), *ganīganti*, *ajāgar*, *dardhṛṣi*, *navīnot*, *avarīvar*, *janḡhanti*; même chose pour les racines *aniṭ* en consonne: *kaṇiṣkan*, *kanikranta*, *marmartu*, *rarandhi*, *varvarti* et *varīvarti*.

Mais l'invasion de *ī* dans le domaine *aniṭ* a déjà commencé: *namnamīti*, *nonavīti* (à côté de *navīnot*), *yamyamīti*, *ayoyavīt*; *cākaśīmi*, *cākaśīti*, *pāpatīti*, *rārapīti*, *avāvacīt*, *vāvadīti*. Il y a absence de *ī* dans *dardarṣi*, *dardar*, *dardartu* à côté de *dardarīmi*, *dardarīti*, mais la racine en question présente par ailleurs un flottement entre *set* et *aniṭ* (cf. *dartṛ-*, *darmān-* et *dārīman-*, *dṛṭi-*). L'*ī* manque dans *carkarmi* < *kir* 'célébrer'.

Tout comme les catégories précédentes, l'intensif se trouve aussi sous la dominance du présent, ce qui explique l'uniformité de son paradigme et la suppression de la différence entre *set* et *aniṭ*. Le terme »intensif« tiré de la forme spécifique du redoublement ne nous semble pas correspondre à la fonction sémantique de cette formation. Son évolution postérieure, consistant dans la disparition presque totale ou dans la coïncidence de l'intensif avec le présent ordinaire (cf. les racines *cit*, *nij*, *viṣ* etc. Whitney-Zimmer p. 354, § 1024) nous fait plutôt supposer que le sens fondamental de la formation est itératif (fréquentatif). Ce sens est du reste officiellement admis à côté du sens intensif (Whitney-Z. p. 345, § 1000). Or l'itératif est le prétendant normal à la fonction durative remplie par le présent-imparfait. Ce dernier est habituellement renouvelé par l'itératif, tout comme le prétérit est renouvelé par les verbes d'état, ou le futur, par le désidératif. Se trouvant sous la dominance du système présent-imparfait l'intensif subit le même sort que le futur ou le désidératif en aboutissant à un paradigme unique dont les hésitations n'ont aucun lien avec l'ancienne structure de la racine.

L'aoriste bien qu'il se trouve sous la dominance sémantique du présent-imparfait conserve en général la distinction des deux

classes de racines. Il y a donc deux aoristes sigmatiques, en *-s-* et en *-iṣ-*. Une évolution relativement tardive amène un déplacement partiel du premier par le second (Whitney-Z., p. 311, § 903)<sup>2)</sup>. Mais la distinction formelle entre les deux classes est en tout cas sauvegardée. La résistance de l'aoriste sigmatique contre la polarisation, c.-à-d. l'unification formelle vis-à-vis du système présent-imparfait trouve son explication dans le fait que l'aoriste, autrement que le futur ou l'intensif, n'est pas une formation homogène, mais comporte plusieurs types, radical athématique, radical thématique, sigmatique, sans parler de l'aoriste redoublé lequel s'est de bonne heure associé au causatif, quelques formes isolées comme *avocat*, *apaptat* mises à part.

Une polarisation n'aurait pu commencer que par la réduction de ces types différents à la seule formation sigmatique, la généralisation de *-iṣ-* aux dépens de *-s-* n'étant qu'un pas ultérieur de l'évolution. Or le sanscrit classique est une langue dont le développement a été artificiellement arrêté ou presque.

Suivent deux formes destinées à renouveler les anciennes voix de l'actif et du médio-passif: le causatif en *-aya-* d'une part, le passif en *-ya-* de l'autre. Le causatif ne se forme d'abord que sur les intransitifs, souvent sur des verbes qui ne connaissent que la flexion médio-passive (cf. notre article *Le genre verbal en indo-iranien* ci-dessus vol. VI, p. 205—7). Au contraire le passif en *-ya-* est bâti sur des verbes transitifs à désinences actives. Au point de vue sémantique le causatif, remplaçant virtuel du transitif-actif, se fonde sur l'actif, tandis que le passif en *-ya-*, successeur véritable quoique partiel du médio-passif, s'appuie sur ce dernier. On se trouve ici en présence d'oppositions sémantiques qui sont d'ordre tout autre que celles entre futur ou désideratif, présent et itératif etc. Dans ces derniers cas il s'agissait en effet de valeurs sémantiques marginales, modifications de valeur de mode, temps, aspect, lesquelles ne touchaient en rien le sens lexical de la racine. Les formations du causatif ou du passif en *-ya-*, par contre, impliquent un changement profond de la racine verbale. Le changement *il meurt* > *il fait mourir* (= *il tue*) ou inversement,

<sup>2)</sup> L'*ā* du type *apāriṣam* provient de l'aoriste en *-s-* (*abhāriṣam*). V l'article *Le degré long en indo-iranien* à paraître dans BSL.

*il tue* > *il est tué* (= *il meurt*) est d'ordre central parce qu'il concerne le morphème central (le sémantème) et non pas un morphème marginal tels les suffixes temporels ou modaux.

Le passif s'appuie donc par son sens sur toutes les formes médio-passives du système verbal, qu'elles soient celles du présent, de l'imparfait, de l'aoriste, de l'indicatif, du subjonctif etc. Par conséquent, et surtout à cause du manque d'une coordination formelle entre le présent et l'aoriste, il ne saurait être question d'une simplification du passif en *-ya-* sous la dominance du médio-passif. La distinction entre *seṭ* et *aniṭ*, maintenue à l'aoriste, ne peut pas être supprimée dans les formes en *-ya-*, bien qu'elle soit supprimée dans le présent thématique lequel cependant n'est pas le seul à conditionner le passif. L'abolition de cette distinction qui a eu lieu pour certains types de la racine, tient uniquement à la présence du suffixe *-ya-*: il s'agit notamment de l'allongement de *i*, *u* > *ī*, *ū*, cf. *kṣīyate* < *kṣi* 'détruire', *mīyate* < *mi* (*minoti*), *śrūyate* < *śru*, *stūyate* < *stu*. La différence entre les racines *su* et *sū*, *hu* et *hū* se trouve ainsi abolie au passif (*sūyate*, *hūyate*). Cette coïncidence entre *i* et *ī*, *u* et *ū* tient à d'autres causes que le phénomène parallèle du désidératif. Il y a là un développement purement phonétique (*Etudes indoeuropéennes* I, p. 87), lequel apparaît surtout dans le cas de *-u + ya-* (*sūya-* < *\*su-vya-* < *\*s<sub>e</sub>-uīe-*, cf. la syllabation *sa-vyá-* et non *\*so-yá-*). La différence entre *seṭ* et *aniṭ* semble encore supprimé pour les racines en *-n-*: *panyate*, *hanyate* et en *-m-*: *dhamya-*, *yamya-*, bien qu'on ait d'autre part le présent de 4<sup>me</sup> classe (identique par sa forme, sinon par son accentuation, au passif en *-ya-*) *śrāmyati*.

Mais la distinction entre *seṭ* et *aniṭ* est en tout cas conservée chez les racines en liquide: *kriyate*, *dhriyate*, *mriyate*, mais *śriyate*; *jūrya-*, *tūrya-*, *pūrya-* (4<sup>me</sup> classe). On peut donc affirmer qu'en principe la formation en *-ya-* conserve des traces de l'ancienne différence.

Le causatif en *-aya-* bien qu'occupant, au point de vue du système verbal, une position semblable à celle du passif en *-ya-* (puisqu'il s'appuie sur l'actif transitif et s'oppose, par là-même, au médio-passif), a subi un développement spécial. Il doit sa forme, à savoir degré plein ou allongement *a* > *ā* en syllabe ouverte, à la différenciation par rapport à l'ancien itératif, *pataya-*: *pā-*

*taya-*, *rucaya-* : *rocaya-* etc. (cf. l'article précité *Le degré long en indoiranien*). Malgré cette complication on constate une différence entre *seṭ* et *aniṭ* consistant dans le manque d'allongement beaucoup plus fréquent dans la dernière catégorie (*Les effets du a en indoiranien*, *Prace Filologiczne XI* (1927), p. 206—9).

Somme toute dans les dérivés verbaux bâtis sur la voix (médio-passive ou active) on trouve des traces distinctes, bien que restreintes, de l'ancienne répartition *seṭ/aniṭ*.

Elle devient bien plus claire dans les dérivés nominaux, surtout à suffixe consonantique: noms-racines (en *-t* ou zéro), adjectifs verbaux en *-ta-* et *-na-*, noms d'action en *-tu-* et *-ti-*, noms d'instrument en *-tra-* etc.<sup>3</sup>). Certaines parmi ces formations sont fondées sur une seule voix, p. e. les adjectifs verbaux en *-ta-* et *-na-*, qui s'appuient sur le système médio-passif puisque auprès les verbes transitifs ils ont de règle une valeur passive. D'autre part les noms d'agent s'appuient sur la voix active (ici encore dans le cas d'une distinction de voix, c.-à-d. chez les verbes transitifs). On s'attend donc à une conservation de la différence entre *seṭ* et *aniṭ* semblable à celle qu'on trouve dans le passif en *-ya-* et le causatif. En réalité elle est beaucoup mieux conservée devant *-ta-* ou dans les noms-racines que devant le *-ya-* du passif. Ainsi si l'on s'en tient aux racines en sonante, les seules dans lesquelles la distinction de *seṭ* et *aniṭ* ait une importance pratique, la répartition entre les deux types apparaît d'une façon nette dans les adjectifs verbaux en *-ta-*: *cita-*, *jita-*, *mita-*, *śrita-* en face de *nīta-*, *prīta-*, *-mīta-* (< *minoti*), *vīta-*; *-cyuta-*, *-pruta-*, *yuta-*, *śruta-*, *suta-*, *stuta-*, *-huta-* en face de *jūta-*, *pūta-*, *bhūta-*, *-sūta-*, *hūta-*; *kṛta-*, *dhṛta-*, *-bhṛta-*, *vṛta-*, *-sprta-*, mais *gīrṇa-* ('avalé') *-tīrṇa-*, *stīrṇa-*; *gata-*, *hata-* opposé à *jāta-*, *vāta-*, *-sāta-*.

A plus forte raison l'ancien état se maintient chez les noms d'action, lesquels étant en principe indifférents en matière de voix, d'aspect et de temps, sont fondés sur le système verbal pris dans sa totalité. Ainsi les noms-racines en zéro ou *-t-*, ce dernier élément n'étant ajouté qu'aux racines *aniṭ* en sonante: *-cit-*, *-jit-*, *mit-*, *-śrit-* en face de *-nī-*, *-prī-*, *-mī-* (< *minoti*), *-vī-*;

<sup>3</sup>) Notons que les thèmes en *-man-* et *-tṛ-* ont dans une large mesure oblitéré l'ancienne répartition pour des raisons qu'on va voir plus bas.

*cyut-*, *-prut-*, *-yut-*, *-śrut-*, *-sut-*, *stut-*, *-hut-* en face de *-jū-*, *-pū-*, *bhū-*, *sū-*, *-hū-*; *-kṛt-*, *-dhṛt-*, *-bhṛt-*, *-vṛt-*, *-spṛt-*, mais *-gir-* («dévotant»), *-tur-*, *-stir-*; *-gat-*, *-hat-* opposé à *jā-*, *-sā-* (*-vani-*, *-sani-*).

Il est inutile de multiplier les exemples de dérivés nominaux primaires, qui se comportent tous de la même manière: à part quelques cas qui prêtent au doute, le caractère individuel de la racine en ressort avec netteté. Ce qui est surtout important c'est que l'accord entre les différentes formations nominales est incontestable comme on peut conclure des deux séries d'exemples précités.

Ce sont surtout les noms déverbaux qui nous renseignent sur la structure ancienne de la racine. Les informations tirées des formes personnelles du verbe sont d'un caractère plutôt incertain. Rien à tirer du parfait, du futur, du désidératif et de l'intensif. L'aoriste sigmatique quoiqu'il ait conservé les deux types en *-s-* et en *-iṣ-* ne peut pas être probant à cause de déplacements postérieurs qui ont rétréci le domaine du premier. Tout ce qu'on en peut dire c'est qu'un aoriste en *-s-* parle en faveur d'une racine aniṭ sans que l'inverse soit vrai. Le passif ne présente qu'une source d'information infime, et le causatif, une source incertaine. Le présent seul, étant à l'abri de l'influence des autres formes, nous enseigne d'une manière assez sûre là où il n'est pas équivoque comme p. ex. dans la 1<sup>re</sup> classe. L'*i* est immédiatement attesté dans la classe II (*anīti*, *vamīti*, *bravīti*, *stanihi* etc.), tandis que dans la classe IX (type *prṇāti*) il fait partie de l'infixe (suffixe) *-nā-*. La métamorphose de *-nā-* en suffixe (cf. p. ex. *budhnāti*) n'a pas eu lieu sans ôter beaucoup de valeur probante à la classe IX.

On voit par ce qui précède que la voyelle *-i-* (< *a*) a en principe élargi son ancien domaine par suite du changement de fonction. Voyelle caractéristique de la racine par son origine elle est ensuite devenue une voyelle de liaison là où sous la dominance des paradigmes de fondation, tel l'aoriste par rapport au parfait, le présent par rapport au futur etc., les coïncidences partielles entre les paradigmes set et les paradigmes aniṭ (soit chez les paradigmes fondés soit chez les paradigmes de fondation) ont conduit à la généralisation d'un seul paradigme fondé. Cette polarisation du paradigme fondé était impossible dans le cas

du rapport *présent* : *aoriste*, ce dernier étant représenté non seulement, comme le futur, par une variante *aniṭ* et une variante *seṭ*, mais encore par plusieurs autres formations tout à fait divergentes (aoristes I, II; IV—V). En ce qui concerne les verbes dérivés (conjugaisons secondaires) et les noms déverbaux le maintien de l'ancienne répartition entre *seṭ* et *aniṭ* est en raison directe de la dimension de l'aire de contact entre la forme-base et la forme du dérivé. Ainsi le passif en *-ya-* se fonde sur tous les paradigmes médio-passifs, le causatif, sur l'ensemble des paradigmes actifs, la plupart des noms déverbaux, sur l'ensemble de la conjugaison. Plus centrale la modification sémantique représentée par la forme fondée, plus grande l'aire de contact et l'opposition avec la forme-base, moins de possibilité de transformations »analogiques« de la forme fondée.

La modification de la voix est plus centrale que celle de l'aspect ou du mode. Tirant des conclusions d'une fine analyse de la conjugaison française M. Tesnière a établi l'hierarchie suivante des principales catégories du verbe: *voix* → *aspect* → *temps* (*de la voix*) → *mode* → *temps* (*du mode*)<sup>4</sup>. Nous n'en retenons que le schéma *voix* → *aspect* → *mode*. Si le système de fondation comprend une voix (et, à plus forte raison, s'il comprend les deux voix, comme pour les noms d'action), il embrasse en même temps le présent et l'aoriste, paradigmes formellement non-coordonnés dont la dominance simultanée ne saurait amener une polarisation de la forme fondée.

Nous passons maintenant à la question de la variété longue *ī* tantôt alternant avec *i*, tantôt apparaissant comme successeur unique, bien qu'indirect, de l'ancien *ə*. Nous venons de signaler l'*ī* du redoublement intensif, qui est évidemment une copie de l'*ī* de l'aoriste redoublé, faite suivant la proportion *i* devant groupe (*de consonnes*) : *ī* devant consonne (*simple*). L'*i* de cet aoriste étant ancien (= indo-eur. *i*) et l'emploi d'*ī* dans le redoublement intensif étant restreint dans le RV, le rapport chronologique entre modèle et imitation nous semble suffisamment clair.

<sup>4</sup> *Théorie structurale des temps composés* (Mélanges Bally, pp. 153—183). Il n'en résulte pas, ce que semble croire M. Tesnière, que toute innovation dans le domaine verbal est nécessairement »analytique«.

Il y a ensuite l'*ī* de *-nī-*, alternant avec *-nā-*, suffixe de la 9<sup>me</sup> classe indienne. Déjà Whitney (-Zimmer p. 241, § 661) a relevé l'accord existant entre cette classe et la flexion des présents redoublés en *-ā-* (du type *śīśāti*). L'aspect morphologique des classes III et IX est en effet essentiellement le même. Dans les deux cas il s'agit d'un morphème prédésinenciel monosyllabique, précédé d'une coupure morphologique et porteur d'alternance: *śī-śā/ī-* comme *pr-ṇā/ī-*. Les deux procédés sont isofonctionnels, servant tous les deux à la formation de présents. Mais dans le premier cas la cellule prédésinencielle est représentée par le morphème central (la racine), tandis que dans la 9<sup>me</sup> classe c'est le morphème marginal (= le suffixe) qui participe aux alternances. De plus les types en *-nā-* (*prṇāti*) et *-no/nu-* (*kṛnoti*) ne représentent, avec leur alternances vocaliques de la cellule prédésinencielle, que deux cas spéciaux de toute une gamme d'alternances vocaliques réalisées dans la syllabe radicale des présents redoublés: à côté de *-ā/ī-* (*śīśāti: śīśīmah*) et *-o/u-* (*juhomi: juhumah*) on y rencontre encore *-e/i-* (*ciketi: cikimah*), *-ar/r-* (*bibharti: bibhṛmah*), sans parler des alternances parallèles en syllabe entravée d'une consonne (*babhasti: bapsati, viveṣṭi: viviṣmah, vavarti: vavṛtmah*).

L'alternance *-nā/nī-* n'apparaît ainsi que comme un cas spécial d'alternances apparaissant dans les présents redoublés. Dans la classe III les racines *śā*, *mā* 'mugir' et *mā* 'mesurer', *hā* 's'en aller' et *hā* 'abandonner', *rā* 'donner' (Whitney-Z. p. 241, § 662—666) offrent l'alternance antéconsonantique *ā/ī*, à laquelle s'ajoute le degré zéro devant désinence vocalique (p. e. *śīśati*). Il n'est point permis, ce qu'a fait Bartholomae pour la classe IX, d'en conclure à l'existence d'un ancien élément *y*, c.-à-d. d'une diphtongue longue *-āy-* dont *-ī-* serait le degré affaibli (zéro). Du reste l'aveistique n'offre pas trace d'un ancien *ī*, qui aurait dû se conserver en syllabe médiane. Le degré zéro caractéristique d'avest. *fryānmahī, hvānmahi-čā* est certainement équivoque pouvant continuer soit zéro soit *ə* indoiranien. Mais la flexion de ind. *dadhāti* et *dadāti* ne permet pas de douter que le traitement phonétique de la voyelle médiane de *prṇāti, śīśāti* aux formes faibles ne soit son expulsion totale (*Etudes indo-européennes*, pp. 41—2). Il s'agit donc, en indien, du remplacement de zéro par *ī*, non pas de l'allongement de *i*. D'où provient cet *ī*?

A notre avis il est refait selon le rapport *degré plein antéconsonantique*  $\bar{a}$ : *degré zéro antéconsonantique*  $\bar{i}$ , attesté pour certaines racines en  $-\bar{a}$ :  $g\bar{a}-t\bar{r}$ -,  $-g\bar{a}-man$ , mais  $g\bar{i}-ta$ - ( $<g\bar{a}$  'chanter');  $p\bar{a}-tu$ -,  $p\bar{a}-t\bar{r}$ -,  $p\bar{a}-tra$ - en face de  $p\bar{i}-ta$ -,  $p\bar{i}-ti$ - ( $<p\bar{a}$  'boire'),  $dh\bar{a}-tu$ -, mais  $dh\bar{i}-ta$ - ( $<dh\bar{a}$  'sucer'). Cette apophonie interprétée déjà par W. Schulze (KZ XXVII, p. 420) comme étant due à l'introduction, dans les dérivés primaires, d'un  $y$  primitivement suffixal (cf.  $g\bar{a}yati$ -,  $-g\bar{a}yas$ -,  $-p\bar{a}yya$ -,  $p\bar{a}yana$ -,  $dh\bar{a}yas$ -,  $dh\bar{a}yu$ - etc.), s'est répandu en indien, tandis qu'en iranien ses germes hérités de la langue-mère ayant été recouverts par la formation du type plus ancien (type  $p\bar{a}ta$ - etc.) n'ont pas laissé de traces. Nous affirmons que les formes faibles du type  $fryaṇmahī$  n'ont pas été refaites en iranien pour cette simple raison que le type  $p\bar{i}ta$ -fournissant le modèle d'une apophonie  $\bar{a}/\bar{i}$  y faisait défaut. Le rapport  $\bar{a}:\bar{i}$ , équivalent morphologique des rapports  $e:i$ ,  $o:u$ ,  $ar:g$ , s'impose aux présents redoublés bâtis sur des racines en  $\bar{a}$  en  $y$  évinçant l'ancien rapport  $\bar{a}:\bar{i}$  zéro. De là il pénètre aussi dans la 9<sup>me</sup> classe. Dans l'Avesta on ne trouve pas de formes correspondant aux formes faibles en  $-\bar{i}$ - de la 3<sup>me</sup> classe indienne.

Reste le problème de l' $\bar{i}$  précédant les désinences verbales et certains suffixes nominaux. Dans la 2<sup>me</sup> classe indienne il existe une série de verbes où l' $\bar{i}$  semble commandé par la racine. Tous ces verbes exigent un  $\bar{i}$  devant les désinences  $-s$ ,  $-t$  de l'imparfait ( $an\bar{i}t$ ,  $avam\bar{i}t$ ). Dans les formes fortes du présent l' $\bar{i}$  est tantôt bref:  $an\bar{i}ti$  (en face de  $an\bar{i}t$ ),  $\acute{s}vas\bar{i}ti$ ,  $jan\bar{i}ṣva$ ,  $\acute{s}nath\bar{i}hi$ ,  $stan\bar{i}hi$  (dans  $vasiṣva$  l' $\bar{i}$  est évidemment secondaire); tantôt long cf. p. ex. le paradigme de  $brav\bar{i}mi$ ;  $tav\bar{i}ti$ ,  $am\bar{i}ṣi$ . L' $\bar{i}$  se rencontre encore dans les formes précitées de l'intensif, non seulement à l'imparfait, mais aussi au présent (type  $nonav\bar{i}ti$ ) à titre d'élément facultatif, mais restreint aux désinences secondaires il est régulier à l'aoriste sigmatique (en  $-iṣ-$ ) et au plusqueparfait (type  $acucyav\bar{i}t$ ).

En vue de cette répartition il semble légitime de considérer les formes en  $-\bar{i}h$ ,  $-\bar{i}t$  comme le point de départ de l'extension de l' $\bar{i}$  des désinences verbales. Ceci nous permet de former une hypothèse sur sa provenance, que nous émettons ici avec toute réserve due. Il est clair qu'il ne peut pas être question d'une espèce spéciale de  $\bar{e}$  dont l'Avesta ne garde pas de vestiges. Il

s'agirait plutôt d'une modification phonétique, dans des conditions déterminées de sandhi externe. A l'aoriste sigmatique en *-iṣ-* la 2. et la 3. p. sing. devraient aboutir, de façon régulière, à *\*-ih*, d'où à la 3. p. *\*-it* avec restitution du *t* caractéristique. Mais devant voyelle initiale suivante *-iṣ-*, passant par *-iṣṣ-*, deviendrait *-irr-*, d'où *-īr-*, tout comme *-ir + r-* devient *-ī + r-* (*agnī rocate < agnir rocate*). La désinence *-īh* serait donc primitivement la forme antévocalique de la désinence *\*-ih* de l'aoriste sigmatique. Le remplacement de *\*-ih* de la pause par *-īh* antévocalique aurait eu lieu d'abord à l'aoriste sigmatique, puis dans les autres temps du passé. La forme *-īt* ne peut dans aucun cas être phonétique, mais s'explique par la proportion *-ih : -it = -īh : -īt*. L'emploi de *-īh* et *-īt* est moins étendu en védique que dans la langue classique. Cf. le manque total de *-īh*, *-īt* à l'aoriste IV en védique.

Chez les dérivés *nominaux* en *-man-*, *-tṣ-* l'*ī* remplace un ancien *i* en vertu de la même loi rythmique que dans le redoublement intensif. Mieux encore, la répartition de la voyelle de liaison insérée entre racine et suffixe est secondaire par rapport à la répartition de la voyelle *i/ī* liant le redoublement intensif à la racine. C'est que dans le dernier cas la quantité de la voyelle de liaison est commandée par la structure de la *racine* (consonne simple ou groupe initial), tandis que dans le premier cas c'est la forme du *suffixe* (consonne simple ou groupe initial) qui détermine la forme de la voyelle de liaison.

Chez les *noms en -man-* l'*ī* se rencontre exclusivement en syllabe ouverte. Le parallélisme de l'alternance *i/ī* chez les thèmes en *-man-* avec le *i/ī* antéradical du redoublement intensif s'explique par les faits de syncope de la voyelle affaiblie, ici du suffixe. A l'époque pré-littéraire les formes *-man-/mn-* étaient conditionnées par la finale de la racine précédente, ainsi *ojmāne* (< *\*ojmané*) en face de *mahimné*.

Chez les noms oxytons le rapport entre *-man/mn-* et l'absence ou la présence de la voyelle de liaison était compliqué par la différence de la place de l'accent. La différence entre *-mānaḥ* de *ojmānaḥ* et *-imnāḥ* de *mahimnāḥ* consiste en effet d'abord dans un déplacement de l'accent (si l'on en juge au point de vue non historique mais structural): *-mānaḥ > \*-manāḥ -\*mnāḥ >*

degré plein an-  
attesté pour  
(< *gā* 'chan-  
(< *pā* 'boire'),  
phonie interpré-  
comme étant due  
primitivement  
*s-*, *dhāyu-* etc.),  
germes hérités  
nation du type  
aces. Nous af-  
n'ont pas été  
le type *pīta-*  
saurait défaut. Le  
ports *e:i*, *o:u*,  
s racines en *ā*  
pénètre aussi  
de formes cor-  
sse indienne.  
ences verbales  
diene il existe  
a racine. Tous  
de l'imparfait  
i est tantôt  
*stāhihi*, *stāhihi*  
tôt long cf. p.  
rencontre en-  
on seulement  
à titre d'élé-  
ndaires il est  
eparfait (type  
de considérer  
le l'extension  
e former une  
ei avec toute  
question d'une  
e vestiges. Il

*-i-mnāh*, ce qui ne permet pas de dégager d'une façon nette l'alternance *zéro/i* en fonction de l'initiale suivante.

Mais chez les thèmes barytons (neutres), accentués toujours sur la racine, le choix de *-man-* conduit logiquement à la suppression de l'*i* précédent dans *jánman-*, thème représenté dans le RV par un paradigme assez complet, *jánima* n'apparaissant qu'aux formes fortes (nom.-acc. sing. et plur. et loc. sing.), c.-à-d. là où le groupe *-mn-* ne saurait exister. La relation entre *-man-* et *-i-mn-* est remplacée, comme chez les itératifs, par une relation plus récente *-īman- : -imn-*, d'où les formes: *pārīmaṇi*, *sāvīmani*, *stārīmaṇi*, *hāvīman(i)*, *hāvīmabhiḥ* bâties sur des racines *seṭ* et aussi les formes *dārīman*, *dhārīmaṇi*, *bhārīmabhiḥ*, *vārīman*, *vārīmabhiḥ*, *sārīmaṇi* tirées de racines *aniṭ*. C'est la preuve que les formes en *-ī-* ont recouvert non pas des formes en *-i-*, mais des formes à zéro, dans lesquelles les racines *seṭ* et *aniṭ* se sont confondues par suite de l'extension de la forme suffixale *-man-* aux dépens de *-mn-*. On rencontre en effet *\*dārman-* (supposé par *darmān-*), *dhārman-*, *bhārman-*, *vārman-*, *\*sārman-* (supposé par *visarmān-*), tous étymologiques et précurseurs des formes en *-ī-* plus récentes. Dans le cas des racines *seṭ* les formes en *-man-* sont conservées que pour *jánman-*, *sutārman-* et peut-être *-hóman-* (si toutefois il existe un *hóman- < hū* à côté de *hóman- < hu*). De sorte qu'on parvient à une chronologie relative que voici :

- 1) *-imn-* après les racines *seṭ*, *-man-* après les racines *aniṭ*
- 2) alternance *-imn-/-man-* après les racines *seṭ* (alternance d'ordre stylistique et métrique sinon sémantique)
- 3) remplacement de *-man-* par *-īman-* (opposition *-imn- : -īman-*) après les racines *seṭ*
- 4) remplacement de *-man-* par *-īman-* après les racines *aniṭ*.

Pour des raisons déjà citées les thèmes oxytons (masculins) en *-man-* échappent à ces transformations. Le manque complet d'*ī* chez les thèmes oxytons est significatif à cet égard. L'index de Grassmann offre 9 cas de *-īman-* et 2 cas de *-iman-* barytons, mais uniquement la forme *-īman-* chez les oxytons (5 cas).

La cause primordiale de l'allongement dans *pratarītá* (2 fois), *āmarītá*, *prasavītá* (2 fois; mais le Pada a *prasavitá* et l'*i* étymologique apparaît toujours dans *savitṛ-*) paraît identique à celle

de *-iman-*. Les cas faibles des thèmes en *-tṛ-* connaissaient le flottement entre *-tr-* (seule variante conservée) après voyelle et *-t<sub>a</sub>r-* après consonne ou peut-être seulement après un groupe de consonnes. C'est en tout cas une telle alternance qui nous permet d'expliquer l'*-itṛ-* de formes comme *cod-itṛ-*, *dyñh-itṛ-*, *nind-itṛ-*, *mard-itṛ-*, *rakṣ-itṛ-*, *vand-itṛ-*, *vardh-itṛ-*, *anvart-itṛ-*. Dans une forme flexionnelle comme *\*rakṣ-t<sub>a</sub>ré* la voyelle affaiblie se serait conservée (sous la forme *-i(re)* comme dans la 3. p. plur. du parfait moyen), si *-t<sub>a</sub>r-* ne fût pas remplacé, dès l'époque prélit-téraire, par *-i-tr-*, sur le modèle des racines set. L'équivalence de *-i-tr-: -t<sub>a</sub>r-* fut succédée, comme dans les thèmes en *-man-* et le redoublement intensif, par *-i-tr-: -ī-t<sub>a</sub>r-*. Il a dû y avoir des formes d'instr. en *-ī-t<sub>a</sub>rā*, de dat. en *-ī-t<sub>a</sub>re* ou de gén.-loc. duel en *-ī-t<sub>a</sub>roh* comparables à *māt<sub>a</sub>róh* (III, 2, 2; V, 11, 3; VIII, 60, 15), *dāt<sub>a</sub>rám* (VI, 20, 7), *dāt<sub>a</sub>rā* (IV, 38, 1); *pāt<sub>a</sub>ram* (I, 121, 1; VI, 44, 16; X, 50, 6); *bhrāt<sub>a</sub>rám* (IV, 23, 6); *hót<sub>a</sub>rā* (IV, 2, 10), *hót<sub>a</sub>rāh* (IV, 48, 1), *hót<sub>a</sub>rābhīh* (I, 122, 9 et VII, 60, 9).

La syncope *-t<sub>a</sub>r- > -tr-* s'effectuant plus facilement que celle de *-m<sub>a</sub>n- > -mn-*, puisqu'au moins après consonne simple et après voyelle longue, n'a laissé survivre que les trois formes précitées, à peine attestées en dehors de RV, témoignant de l'ancienne alternance *-itr-/-t<sub>a</sub>r- > -itr-/-ī-t<sub>a</sub>r-*.

Devant le suffixe secondaire *-van-* l'*a* et l'*i* du thème précédent est en général allongé, à l'exception de *maghāvan-* (en face de *gñāvān-*, *arātīvān-* etc. Cf. Macdonell *Vedic Grammar* p. 142, § 234). L'alternance antévocalique *-vn- > -un-*, *-v<sub>a</sub>n- > -van-* était d'abord conditionnée par la quantité du vocalisme précédent laquelle était dans une certaine mesure facultative, surtout chez les thèmes en *-a-*. Cf. pour le suffixe *-vant-* : *asvāvant-* à côté de *āstavant-*. Après la différenciation phonologique de *-un-* et *-van-* la généralisation de *-van-* impliquait d'une façon mécanique celle de la quantité longue.

Il y a enfin les gérondifs védiques en *-tva-* : *kārtva-*, *jāntva-jētvā*, *nāntva-*, *vāktva-*, *sótva-*, *snātvā-*, *hāntva-*, *hētvā-*. Partout la syllabation est *-uva-* excepté dans deux exemples de *kārtva-* (Whitney-Z. p. 333, § 966 a). D'autre part on a *jānitva-* et *sānitva-* et ce qui importe ici *bhāvītva-*, à lire *bhāvītva-* RV II 24, 5, unique trace de l'application de la loi *ī/ī* dans cette caté-

gorie. Ici encore le maintien de *-tuva-* conditionne la quantité de la voyelle de liaison.

La même loi rythmique semble avoir agi chez les thèmes déverbaux en *-tu-*, comme en témoignent *sáritu-*, *hávitu-*, à côté de *-vantu-*<sup>5)</sup>. Le paradigme de ces thèmes contenait jadis au moins *une* forme qui a pu engendrer l'alternance rythmique en question: l'instr. sing. en *-tvā*<sup>6)</sup>. Donc *kártuvā*:\**sáritvā* > *kártuvā*:*sárituvā*. Comme il s'agit de formes figées, à fonction d'infinif, il est difficile de quitter ici le domaine de l'hypothèse pour entreprendre une démonstration en règle.

Il y a ainsi en somme au moins trois sources d'ind. *ī* remplaçant soit *i* (< *ə*) soit zéro: l'*ī* des désinences verbales, probablement transformation phonétique de *i* < *ə*; l'*ī* des formes faibles de la 3<sup>me</sup> et de la 9<sup>me</sup> classes, remplaçant zéro et provenant en dernière ligne d'un *ī* indoeuropéen; et l'*ī* du redoublement intensif et la voyelle antésuffixale (*-ī-man-*, *-ī-tar-*, *-ī-van-*, *-ī-tuva-*) alternant avec *i* (< *ə*) selon le modèle du redoublement de l'aoriste III.

Le redoublement intensif et le régime des différents suffixes ne sont pas les seuls phénomènes de la langue védique qui s'expliquent par le jeu *degré zéro*: *degré réduit*, conforme à la loi de Sievers (-Hirt), cf. H. Hirt *Indogermanische Grammatik* II, pp. 197—199.

Il y a là tout un faisceau de problèmes dont les plus importants seraient encore les suivants: 1) le redoublement de l'aoriste III; 2) celui du parfait; 3) celui des adjectifs en *-i-* du type *sásni-*, *sāsakti-*; 4) l'alternance *voyelle brève*: *v. longue* dans les désinences verbales *-ta*, *-nta* etc., traitée jadis par Zubatý (WZKM II—IV).

Le principe est partout le même: devant un groupe la voyelle finale du morphème précédent (voyelle *i* antésuffixale, redoublement, désinence du mot précédent) est toujours brève; devant consonne simple est allongée. Cet allongement peut être obligatoire ou facultatif, appartenir plus ou moins à la langue parlée ou à l'usage métrique.

<sup>5)</sup> Quant à *ī* il n'apparaît en dehors de son domaine étymologique que dans *sáritu-*.

<sup>6)</sup> Cf. l'absolutif en *-tvā* continuant, selon toute vraisemblance, un ancien instrumental (v. Renou dans BSL XLI, 1941, p. 212).

Laissant de côté l'*i* du redoublement intensif et des thèmes en *-man-*, *-tṛ-*, *-van-*, *-tva-*, *-tu-*, dont la longueur ne saurait provenir que d'une imitation de l'alternance *i/ī* de l'aoriste redoublé, nous pouvons établir pour les catégories 1—3 une évolution commune que voici:

Il y avait des cas où le redoublement offrait une voyelle longue phonétique (cas de *a* initial, cf. *Quelques problèmes métriques du RV* ci-dessus vol. IV, p. 210—12). Ces cas n'ont pas dû être nombreux. Or dans les formes faibles du parfait, devant désinence vocalique, ainsi que partout à l'aoriste III, bâti sur la forme faible de la racine, et pour la même raison aussi dans les adjectifs redoublés, les racines à sonante finale<sup>7)</sup> subissaient un traitement différent suivant la quantité de la syllabe précédente, p. ex. *ta-tná*, mais *rā-rāṇ-á* < \**rā-rāṇ-á*. Si la forme de la racine se trouve ici sous la dominance phonétique du redoublement, au point de vue morphologique c'est au contraire la racine, morphème central, qui conditionne la forme du redoublement. De sorte que la bifurcation surgie à la suite de la syncope vocalique dans le type *tatná* conduisait fatalement à une loi de structure morphologique:

Les racines en sonante impliquent un redoublement long devant degré réduit (antévocalique), c.-à-d. devant consonne simple (*rā-rāṇ-á*), et un redoublement à voyelle brève, devant degré zéro, c.-à-d. devant un groupe (*ta-tṇ-á*).

La langue avait le choix entre les deux degrés mais la quantité vocalique du redoublement était d'avance déterminée par la forme de la racine. Or on sait que l'indien a généralisé, dans les formes faibles (antévocaliques) du parfait, le degré zéro de la racine. Le parfait du type *sedimá* tiré de racines légères à consonne initiale simple (avec les restrictions connues) n'est en somme qu'une continuation d'un parfait à syncope de la voyelle fondamentale puisqu'il doit son origine à la coïncidence phonétique de *-az-* et *-ai-* en *e* (*sedimá*, *yetimá* etc.) En généralisant ainsi

<sup>7)</sup> Notons que les suffixes précédés de *i/ī* consistent, eux aussi, de consonne ou sonante quelconque + sonante: *m-n*, *t-r*, *v-n*, *t-v*.

le degré zéro l'indien a en même temps généralisé le vocalisme bref du redoublement conditionné par le vocalisme radical zéro<sup>8)</sup>.

Si le RV conserve encore un nombre considérable de parfaits à redoublement allongé, il est en revanche difficile de faire un départ entre ce qui appartient à la langue parlée et ce qui n'est qu'une imitation d'ordre métrique. L'alternance entre le type vieilli, étant en train de disparaître et comportant le rythme — ~ X (*jūjvuh*) et le type devenu normal — X (*juhve*) était trop commode pour les poètes<sup>9)</sup> pour qu'elle ne s'étendît pas en dehors de ses limites légitimes. On notera surtout les cas du redoublement long chez les racines lourdes à initiale simple, p. ex. *tātpāna-* de *tp*; *mamṛjuh*, *mamṛje*, *mamṛjita* < *mṛj*. Or dans ce type de racines une alternance entre degré zéro et degré réduit n'existe pas, le traitement du vocalisme radical étant uniforme à cause de l'élément consonantique final (*tp-a-* comme *tp-ta-*). L'ancienne règle a donc dû revêtir, au moins dans le domaine métrique, un aspect nouveau: possibilité d'allongement devant consonne simple *qui n'alterne pas avec un groupe*.

Les mêmes remarques s'appliquent à l'adjectif redoublé en *-i-*.

Dans l'aoriste III, où l'on a généralisé le degré réduit et même le degré plein, c'est le redoublement *allongé* qui l'emporte. Les seules formes anciennes à syncope vocalique et redoublement bref devant un groupe sont *pa-pta-* (à côté de *pī-pata-* plus récent) et *voca-* (< *va-uca-*). Un aoriste comme *sīśadha-* avec voyelle radicale brève (racine *sādḥ*) doit remplacer une forme plus ancienne *\*si-sdha-* ou *\*sa-sdha-*, tout comme *pī-pata-* remplace *pa-pta-*.

Dans le présent de la 3<sup>me</sup> classe la voyelle du redoublement n'est jamais allongée. C'est que le degré faible antévocalique (3. p. plur., part. prés.) y est toujours zéro, p. e. *sāscati*.

Les désinences verbales *-ta*, *-nta* etc. posent un problème analogue. Il y a d'un côté la possibilité d'une alternance *iḥ/ī*, *uḥ/u* etc. en syllabe initiale, conservée dans certaines survivances védiques, cf. *Quelques problèmes* p. 201—3 (p. ex. *ḍ(i)yāuḥ* à côté

<sup>8)</sup> A cet égard il faut relever les formes du RV pour lesquelles le choix de la forme de la racine n'est pas encore définitivement fixé, comme *jagmi(y)ātam*: *jagamyām*.

<sup>9)</sup> P. ex. — ~ X ou — X = cadence finale d'anuṣṭubh ou triṣṭubh respectivement.

de *dyáuh*, *t(u)vá-* «maint» etc.); d'autre part la possibilité théorique d'allongement d'une voyelle finale brève devant ( $\varrho +$ ) consonne du mot suivant (cf. l'allongement devant *su* <  $*\varrho su$ ). Le développement en sandhi externe aurait été le même qu'à l'intérieur du mot. Mais en sandhi externe la loi rythmique concerne des voyelles finales *déterminées*, d'abord et surtout celles de certaines désinences verbales. La cause de leur double quantité doit donc être cherchée dans la structure de ces désinences mêmes. Quelle qu'en soit la provenance<sup>10</sup>), elle a d'abord phonétiquement conditionné la forme du degré affaibli d'une initiale suivante du type *consonne + e + sonante + voyelle*, puis a été commandée à son tour par cette initiale: *a* devant *consonne + sonante + voyelle*, c.-à-d. devant groupe; *ā* devant *consonne + voyelle + sonante*, c.-à-d. devant consonne simple. En général il s'agit d'une alternance plus archaïque et encore moins vivante que les alternances internes correspondantes.

Nous profitons de l'occasion pour revenir encore une fois sur la nature de  $\varrho$  vocalique (ind. *i*, lat. *ā* etc.). Dans *Etudes indoeuropéennes* pp. 59/60 nous avons soutenu la thèse qu'il s'agissait d'une continuation directe de  $\varrho_e$ , où le symbole  $\varrho$  désigne un élément consonantique (disparu) et  $e$ , la voyelle fondamentale réduite. Dans son livre *The Indo-Hittite laryngeals*, pp. 71/2, et dans l'article *The Indo-Hittite and Hittite correspondences of Indoeuropean a* (Language XVII, 1941, p. 181 ss.) M. Sturtevant conteste notre explication en soutenant la théorie ancienne:  $\varrho < e + \varrho$ . En vue du caractère souvent secondaire de *i* que vient de révéler l'analyse des différentes catégories grammaticales de l'indien, nous nous permettons d'avancer ici une hypothèse laquelle, sans contredire notre théorie ancienne, plutôt la précise du côté chronologique. A ce but il nous faut faire une distinction nette entre les  $\varrho$  de la seconde syllabe des racines set (p. ex. indoeur.  $*pel\varrho$  «remplir»)

<sup>10</sup>) On pourrait songer à indoeur.  $-s\bar{a}$ ,  $-t\bar{u}$ ,  $-nt\bar{u}$  à côté de  $-so$ ,  $-to$ ,  $-nto$ . Cf. got.  $-a < -\bar{o}$ , grec  $-\sigma\alpha\iota$ ,  $-(\nu)\tau\alpha\iota$ . L'exploitation métrique de l'alternance n'a dépassé que de peu les anciennes limites. Il s'agit de désinences verbales, presque toutes en  $-a$ .

et les *a* des racines monosyllabiques en voyelle longue (du type \**dō* = \**do*<sub>2</sub> 'donner').

Quant à l'*a* de \**pela* il nous semble, tout comme auparavant, que l'*a* ne saurait représenter que l'affaiblissement de *ɶe* et non pas celui de *eɶ*. En effet s'il y a des racines *set* qui présentent une seconde forme pleine (forme II), comme c'est p. ex. justement le cas pour \**pela* (forme II = \**ple*<sub>2</sub> > \**plē*), il y en a inversement d'autres pour lesquelles II n'est pas du tout attesté, p. ex. v. ind. *sani-* < \**sen*<sub>a</sub>. Le contact entre la sonante et *ɶ* y est ancien tout comme p. ex. celui entre *n* et *dh* dans \**bhendh* ou entre *u* et *k* dans \**leuk*. Pour comprendre les alternances subies par \**leuk* il suffit de poser \**léuke*, \**leuké* et \**leuke*  $\perp$  sans qu'un élément vocalique apparaissant entre *u* et *k* vienne compliquer le tableau. L'équivalence *léuke* > *leuké* > *leuk* et *sénɶe* > *senɶ* > *sen*<sub>a</sub> nous paraît ainsi l'explication la plus simple de la voyelle *a* des racines *set*.

Quant à l'*a* de \**datós* (lat. *dātus* etc.) il est évident qu'une forme *dɶ<sub>e</sub>* (contenue dans *dɶ<sub>e</sub>-tós*) est peu acceptable bien que *dɶ* antévocalique existe dans l'aoriste *ādat* (< \**ā-d-a* 3. p. sing. de l'aor. moyen athématique), dans les composés thématiques en *-dā* etc. Or ce que nous proposons ici c'est de partir non pas de *dɶ<sub>e</sub>* > *dɶ*, mais directement de *dā* et voici de quelle façon.

La forme \**dā-tó-*, hystérogène, créée après la disparition de *ɶ* devant voyelle, remplace en indien, dans les langues classiques, en celtique, le type à vocalisme réduit \**dɶ<sub>e</sub>-tó-* > \**dōtó-*, conservé en iranien, en germanique et en balto-slave (il s'agit naturellement du type et non pas spécialement de la racine \**dō*). La forme affaiblie de \**do*<sub>2</sub> (dans \**dɶ<sub>e</sub>-tó-*) n'aurait pu aboutir en v. ind. à autre chose que *dātá-*, et c'est cette forme qui s'est conservée dans *tvā-dāta-* et que suppose le *-tta-* de *deva-tta-*, *udā-tta-* etc., où le traitement de *-dā-* en syllabe interne correspond fidèlement à celui de *dā*, *dhā* dans *dadmāḥ*, *dadhmāḥ*. Pourquoi et comment les formes comme *hitá-*, *sthitá-*, *śitá-*<sup>11)</sup> ont-elles été bâties en indien et les langues qu'on vient de mentionner? La réponse à cette question découle du système apophonique indoeuropéen.

<sup>11)</sup> Pour la racine «donner» l'indien a eu recours à une forme bâtie sur le présent (*dattá-*).

L'opposition du degré plein et du degré affaibli (réduit ou, dans certaines conditions, zéro) y revêtait un aspect différent suivant que la racine était suivie d'un morphème vocalique ou consonantique. Il y avait en outre différenciation en fonction de la structure de la racine (lourde, légère, en sonante, en consonne, en  $\gamma$  etc.).

Les racines lourdes présentaient, en règle générale, une sonante interne (\**deik*, \**bheudh*, \**uert*, \**bhendh*) et conservaient par conséquent leur valeur syllabique au degré affaibli, devant voyelle aussi bien que devant consonne. Les racines légères, par contre, expulsaient dans des conditions favorables la voyelle fondamentale devant un morphème vocalique. Or les racines set marchent avec les racines lourdes, celles en voyelle longue, avec les racines légères. Soit

| Racines lourdes                         | Racines légères                     |
|---|-------------------------------------|
| degré plein antécons. <i>vart-tave</i>  | <i>gam-</i>                         |
| " " antévoc. <i>vart-ate</i>            | "                                   |
| " faible antécons. <i>vrt-ta-</i>       | <i>ga-</i> (p. ex. <i>gata-</i> )   |
| " " antévoc. <i>vī-vrt-a-</i>           | <i>gm-</i> (p. ex. <i>agmata</i> )  |
| Racines set                             | Racines en voyelle longue           |
| degré plein antécons. <i>tari-syati</i> | <i>dā-tum</i>                       |
| " " antévoc. <i>tar-ati</i>             | <i>deṣṭha-</i> ( <i>dā-iṣṭha-</i> ) |
| " faible antécons. <i>tīr-ṇa-</i>       | ( <i>ivā-</i> ) <i>dā-ta-</i>       |
| " " antévoc. <i>tīr-ati</i>             | ( <i>ā-</i> ) <i>d-at</i>           |

Il en résulte que chez les racines en  $\bar{a}$  il n'y avait pas, devant consonne, différence entre degré plein et degré affaibli (ce qui était, au contraire, bien le cas pour les autres types de racines). Pour caractériser ce dernier on put s'en tenir, après la chute de  $\gamma$ , au modèle des racines set, donc:

*iḡ, uy, r, l, n, m* devant voyelle: *iḡ, uy, r, l, n, m*  
 devant consonne = zéro devant voyelle (*d-*):  $\bar{a}$  devant consonne (*d-a-*), d'où le type \**dā-tó-* refait sur les formes faibles antévocaliques (*ādat*, *-dā-* etc.) d'après le modèle des racines set.

Ce qui nous semble surtout confirmer cette explication du type \**dātó-*, c'est la répartition dialectale entre lui et le type plus ancien \**dōtó-*. Ce dernier se rencontre dans les langues qui ont fait disparaître le  $\bar{a}$  des racines set, avec ou sans com-

BUL

pensation subséquente. Dans *ra*, *la*, *na*, *ma* le *a* est tombé en baltoslave avec allongement de l'*i* (provenant de *e*) de la syllabe précédente (p. lit. *girtas* < *ra*). En germanique il n'y a pas de traces de l'*a* de ces groupes. En iranien *ra* passe à *ar* (ainsi *darəya* = v. ind. *dārgha*), bien que d'autre part le développement de *na* soit identique au traitement indien, au moins dans quelques exemples tout à fait sûrs (type *zāta* = v. ind. *jāta*). Or ce sont justement ces langues qui ont conservé l'ancien type *\*dōtō* sans le remplacer, comme l'a fait l'indien et les langues classiques (et le celtique) par *\*datō* - refait à date ancienne sur les racines *set* pour faire ressortir le degré faible devenu un élément intégrant de certains morphèmes.

Nous arrivons ainsi à la conclusion que l'*a* des racines *set* est bien une continuation d'indoeur. *ʔe*, mais celui des racines légères en voyelle longue est d'origine secondaire, ayant été emprunté à une époque où *ʔ* (consonantique) avait déjà disparu.